

Blanc et noir

Depuis pas mal d'années, Roland B. est en retraite. Dans une autre vie il a été photographe. Reporter-photographe. Il allait sur le terrain, au devant de l'humain par tous les continents, là où ça se passe. Vers la fin de sa carrière c'était surtout en Afrique - Kenya Ouganda Congo tous ces coins.

De ses reportages il extrayait toujours quelques photos particulièrement personnelles et il avait exposé plusieurs fois dans des galeries spécialisées genre Agathe Gaillard ou la MEP. La photo c'était son métier, sa passion, sa raison de vivre. Il avait même publié un livre de photos très intimes en hommage à une femme beaucoup aimée: *La chambre de Claire*.

Et puis...

Du jour au lendemain il avait lâché tous ses appareils et s'était mis à les revendre un par un,. Il avait arrêté de lire toutes ces revues et livres consacrés à la photo. Et il avait arrêté ces longues conversa-

tions autour d'une pinte ou d'un mojito avec tous ses collègues photographes où le seul sujet était leur métier commun ou tout ce qui tournait autour. Pour une raison connue de lui seul la photo avait disparu de sa vie.

Mots fléchés, sudoku, jeux video de toutes sortes le jour; visionnage compulsif de séries en streaming la nuit voila ce qui meublait sa vie depuis qu'il était devenu ce qu'il n'avait jamais pensé devenir: retraité.

Roland B., retraité donc, sort du métro Place d'Italie et descend le boulevard Blanqui pour rejoindre son studio tout près.

Au coin de la rue Barrault alors qu'il passe devant une des bonnes pâtisseries du quartier, il s'arrête, captivé. Sur le côté de la pâtisserie en haut d'une volée de quelques marches devant la porte métallique entrouverte du fournil, un homme, assis, prend le frais.

Mince et musclé, le torse long dans son débardeur blanc, très droit, il a croisé ses deux longues jambes qui sortent d'un short blanc. Le coude

posé sur le genou il tient à peine entre deux doigts une cigarette. Il est noir.

Le tableau frappe Roland. Un marathonien kenyan en pause clope après l'effort, un berger surveillant stoïquement ses quelques chèvres sous le soleil de Tanzanie, un guerrier masai contemplant le félin qu'il vient d'abattre en pleine course d'un jet de sagaie, voilà ce qu'il croit voir. Ébloui, il retrouve à l'instant ses envies de photographe. Il fut un temps où il aurait dégainé son Leica, serait venu se coller à son sujet tout en faisant sans y penser ses réglages, aurait cadré et shooté une fois, deux fois, dix fois comme en transe, se serait redressé et serait reparti sans un mot. Mais là, il a perdu ses réflexes et l'assurance du pro pour qui seule importe la bonne image, celle qui fera la couv de Times magazine, de Geo ou de Libé. Il sort son iphone, se rapproche de son modèle et lui demande:

— Bonjour, je peux te photographier?

Il regrette aussitôt ce tutoiement post-colonial.

La sympathie n'empêche pas la politesse a dit L. S. Senghor.

Mais, sans s'offusquer l'homme lui répond déjà:
— Bonjour mon frère. Tu me vois honoré de l'intérêt que tu me portes. Mais je ne peux pas accéder favorablement à ta requête.

Et sortant de sa poche de poitrine une carte qu'il tend à Roland, il ajoute:

— Il faut que tu voies ça avec mon agent.

S D déc 2019